

JEAN DESTERNES

**CLAIRIÈRE
DE LA VIE**

roman

nrf

GALLIMARD

CLAIRIÈRE
DE LA VIE

JEAN DESTERNES

CLAIRIÈRE DE LA VIE

roman

nrf

GALLIMARD

Cinquième édition

Extrait de la publication

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1946.*

*A ma femme
à quelques poètes*

I

*« J'ai touché la vie avec mes
doigts tachés d'encre. »*

VALLÈS (L'Enfant).

ENVOL

En 1938, une gare...

Le visage calé sur les mains, j'attends le glissement du départ.

Je pourrais m'attendrir — il est si facile de s'attendrir aux départs...

Mais je regarde en spectateur les minauderies de mes parents sur le quai.

Ils gâchent tout avec leurs paroles.

Je souris à leurs recommandations de la dernière heure, à leurs conseils malhabiles que je suis si heureux de fuir.

Deux visages qui se détachent parmi tous les autres, deux petites taches familières dans le fouillis de la gare.

Un cheminot court sur le quai — ma mère pleure.

Ah ! Quitter tout cela ! Roule enfin en moi le roulement des roues.

Peut-être agitent-ils le bras. Là-bas se découpe l'horizon bleu. La ville se profile sur un ciel

d'idylle, de ce vert lumineux qui rayonnait dimanche sur la campagne.

Dans le sommeil d'une chambre, Ariane rêve, les cheveux et les doigts en désordre, avec son visage d'enfant endormie.

Les roues claquent maintenant sur le pont de fer, la rivière bleue et rose comme des cheveux de fée, coule sa caresse entre les quais déserts. Plus belle que jamais à l'aube de mon départ, elle m'offre en adieu les plus beaux de mes soirs, mes plus chers souvenirs.

Elle me dit l'amitié et les idylles bêtes.

Rivière, en mon enfance, je jouais sur les bateaux et en suivant tes berges, je partais vers de fantastiques découvertes.

Tu venais du bout du monde et tu courais vers l'Océan effrayant. Je rêvais à ces pays inconnus, derrière les collines.

J'ai longé ton cours avec les camarades que j'aimais passionnément et avec les filles que j'aimais distraitemment.

Et souvent, j'étais seul, longtemps, je pensais à la vie et je laissais couler la vie...

Maintenant, je ne vois plus derrière les toits que la ligne d'arbres qui te souligne jusqu'aux usines.

Adieu, rivière mon amie.

Sur les collines, le soleil gambade comme un gros chien d'or.

Le printemps mousse sur la campagne. Les petites gares jaunes passent vite. Je reconnais un pont, un tournant, un étang qui me rappellent

un dimanche de soleil, un dimanche de vacances. Près de mes parents endimanchés, j'attendais le train du soir, des fleurs déjà fanées à la main. Je n'étais jamais heureux, car j'aurais voulu que voyage signifie liberté.

J'essaye de voir cet enfant qui chantonnait d'un air boudeur sur le quai pendant qu'une petite sonnette ridicule annonçait notre train. Je ne vois que mon père en habits clairs, le grand chapeau de ma mère et quelques pêcheurs insignifiants. L'image de ce gosse que j'étais, quelqu'un la garde peut-être dans ses souvenirs. A vouloir le retrouver, je crée un visage bien faux d'enfant rêveur qui s'effiloche dans la course du train.

Le ciel a passé par une belle gamme et l'ombre tourne autour des collines.

J'ai eu la lâcheté de sortir de mes valises des photos, et je rêve déjà à ce que je quitte. Je cache vite les sourires figés des visages, mais je mets sur la banquette des vues de canaux, de ruelles autour du château, de jardins en pente. Je les contemple comme un monde perdu depuis des années et je souris de cette nostalgie prématurée.

Une femme devant moi berce une petite fille engoncée dans une grosse couverture écossaise.

Les poteaux filent et s'additionnent (combien au compteur depuis le départ ?) Ils s'alignent comme une barrière entre hier et demain.

Arrivée à Austerlitz à 15 h 32. Vivement la grande assiette de la Beauce.

La petite fille s'est réveillée, toute grognon, et

elle mange un sandwich aplati par les bagages. J'aimerais dessiner son visage bouffi de sommeil et ses cheveux blonds ébouriffés. Cette responsabilité de vouloir en public fixer un moment du monde, j'ai toujours peur de l'assumer et l'instant s'en va, que je n'ai pas cueilli, me laissant avec ma feuille blanche et mes regrets...

La femme commence à boucler ses valises. La tapisserie banlieusarde, rapiécée et morne, attriste la petite fille qui écrase son nez sur la vitre. Le ciel gris s'ennuie au-dessus de ces jardins malades, ces bicoques laides, ces horizons accablants d'usines et de bistrots.

Paris court vers nous entre des murs noirs.

CITÉ

J'avance dans la foule, les doigts sciés par mes bagages. Les regards de ceux qui attendent passent très vite sur mon visage. Moi, personne ne m'attend à la gare.

Jeté sur le quai mouillé comme un bouchon sans histoire, je tourne deux fois, désespéré, et je suis happé par une bouche de métro.

Un vague cousin m'avait donné son adresse et il m'avait dit : « Descends au métro Cité. »

(C'était un jour d'enterrement, où les membres épars d'une famille se soudent de nouveau pour suivre un corbillard.)

Je me laisse entraîner avec tous ces corps trépidants dans leur fièvre d'aller plus vite. Je fais partie de la foule digérée dans les boyaux noirs. Je regarde avec stupeur ces yeux morts. Il n'y a donc pas de grands ciels pour nettoyer ces regards !

Cité — ces deux syllabes peuvent signifier aussi cette station humide avec deux ascenseurs qui montent dans leurs cages vertes !

Je croyais déboucher devant Notre-Dame, et je m'étonne de voir cette place avec des marchands de fleurs et d'oiseaux. Je laisse mes valises dans un café et je contourne l'angle noir de l'Hôtel-Dieu.

Je m'arrête, avec un sentiment de respect et de bonheur, très ému de saisir la ville, de saisir Paris en son essence, de voir au bout du plan nu et sublime, la beauté de la ville. Je me redis les vers de Charles Péguy :

« ... double vaisseau de charge aux deux rives de
[Seine...
... vaisseau de blé, de seigle, et de justesse d'âme... »

Je peux me perdre maintenant dans les bas quartiers de misère et de vice, je connais le lieu des espoirs, des prières et des souffrances.

Toutes les images des poètes, la barque et le cœur, le bijou et la dentelle, m'avaient fait aimer une construction de brume et de rêve. C'était de l'amour par correspondance.

Aujourd'hui je suis là, moi aussi plein d'humilité et d'orgueil. Je suis là devant ce poème de pierre et de foi, poème frémissant de beauté et d'oiseaux.

Je m'approche et, délivré, apaisé, je regarde les pigeons jouer sur la tête qu'un martyr décapité tient entre ses mains.

Tous les plis des robes grises, tous les sourires et les douleurs gravés dans la pierre, sont pour

moi le plus beau, le plus pur message du passé, ciselé par des mains d'ouvriers pour les siècles à venir.

Dans l'ombre haute de la nef luisent de petites abeilles dorées, cierges allumés l'un à l'autre et qui donnent un parfum de ferveur.

Des vitraux distillent des couleurs de rêve qui disent des histoires naïves ou qui tournoient en grandes rosaces dentelées.

Appuyé contre un pilier, je regarde une vieille prier. C'est une bretonne sans doute puisqu'elle n'a pas honte de porter sa coiffe paysanne.

Elle est agenouillée au pied d'une statue de la Vierge. Elle dévide son chapelet. Je reconnais les paroles au mouvement des lèvres. Mais elle s'arrête parfois pour parler de ses malheurs (la prière est bien toujours une plainte).

Je sors par une porte latérale et je demande à un vieux mon chemin.

Avant de passer à l'autre île je me retourne vers cette envolée de pierre, ce défi à la matière et à la pesanteur, ce vaisseau du ciel ... « parmi nos tragédies et nos incertitudes. »

PARIS

Je m'engage sur le pont derrière trois gosses
qui se poursuivent avec des épées de bois.

Ils s'accourent sur le parapet pour se distribuer
les rôles.

— Toi, tu feras Jeanne d'Arc et moi — je suis
Napoléon.

Un bateau passe en courbant sa cheminée. La
Seine frémit doucement dans son sillage.

Des pêcheurs attendent, ramenant leur fil et le
laissant couler sur les reflets mouvants des arbres
et des maisons.

Les troncs noirs enserrent la pointe de l'île
d'une voilette de poésie.

D'une fenêtre un couple regarde l'eau verte,
avec des roses et des mauves qui annoncent la nuit.

Une rue toute droite finit là-bas dans le ciel :
Rue Saint-Louis-en-l'Île.

Je cherche l'adresse dans ma poche. Je trouve
une rue latérale où les maisons font le gros ven-
tre.





Marc Bernard

Pareils à des Enfants (<i>Prix Goncourt 1942</i>)	
Zig-Zag	Rencontres
Au Secours	Les Exilés
Anny (<i>Prix interallié 1934</i>)	Vert et Argent

Pierre Bost

Hercule et Mademoiselle	Homicide
Crise de Croissance	par Imprudence
Le Scandale	Un grand Personnage
Faillite	Porte-Malheur
Monsieur Ladmiral	Prétexlat
va bientôt mourir	Un An dans un Tiroir

Anais

Eugène Babit

Les Maîtres de la Peinture espagnole	Villa Oasis
Petit-Louis	Un Mort tout neuf
Faubourgs de Paris	La Zone verte
L'Île	Le Mal de Vivre
Train de Vies	

Journal intime

Louis Guilloux

Le Lecteur écrit	Le Sang Noir
Le Pain des Rêves	

André Malraux

La Condition humaine (<i>Prix Goncourt 1933</i>)	
Royaume Farfelu	Le Temps du Mépris
L'Espoir	

La Lutte avec l'Ange (*en préparation*)

Antoine de Saint-Exupéry

Vol de Nuit (<i>Prix Fémina 1931</i>)	
Courrier Sud	Lettre à un Otage
Pilote de Guerre	Terre des Hommes

ÉDITIONS RELIÉES

Pierre Bost

Monsieur Ladmiral va bientôt mourir

Marc Bernard

Pareils à des Enfants

André Malraux

L'Espoir

La Condition humaine	Le Temps du Mépris
----------------------	--------------------

A. de Saint-Exupéry

Vol de Nuit	Pilote de Guerre
Terre des Hommes	Lettre à un Otage